

9/22
1914

à M^{lle} Armer

Ma chère Grande

J'ai reçu ta lettre de dimanche 20 hier soir
lundi après le corvée. Cela fait du bien et se
repose de vous savoir tous en bonne santé et
surtout que la petite s'en dort bien à cœur-joie

Je connais l'histoire de Poitiers et si on
ne l'a pas puni c'est qu'il a beaucoup de
bons amis et qu'il ne répond jamais. Combien
je regrette qu'il ne fasse pas partie de notre
clan ici.

Dimanche je suis allé voir Buriot. C'est
un condisciple de Péguy et il est resté un de
ses amis. Donc nous avons parlé de lui longue-
ment et nous avons entiché la situation de
sa femme et des Bénédictins de la Trinquaine.
J'ai écrit à Bourgeois en lui demandant de
faire un cahier avec des inédits et que chaque

ami mari de Péguy payait 20 ou 25 francs
immédiatement de telle sorte que l'adame
peut Suisse toucher une somme sur la situation
futur ou il faudra liquider car, à mon avis,
le Cahiers son. Péguy ne seront plus le Cahiers.

Buriot me disait que la femme de Péguy avait
eu 50.000 fr. de dot et que, généralement, elle
l'a abandonné à son mari pour monter sa
librairie socialiste d'éditions qui a tonné, comme
j'ai dû te le dire à plusieurs reprises. Péguy était
tellement simple qu'il prenait le calcul lui-même
pour balayer devant sa porte. Il n'a écrit, en
quinze ans, que 10 ou 11 lettres à Buriot.

Quant à Buriot il est professeur d'allemand au lycée
de Moulins, il est marié et sans enfant. La femme
est une petite bristote qui m'a fait goûter un
lait vraiment excellent. Buriot et sa femme ont
vécu en Allemagne et ils considéraient les Allemands
comme des gens intelligents, seulement ils ont
baissé considérablement dans son esprit. Lui-même
avec ses lunettes collées sur ses yeux, sa moustache
très courte sur son visage gras et râlé, il n'est pas
gros cependant, tout de lui un type, une person-
nalité très distincte. Le Cahiers du Centre s'ébran-
lent complètement et je crois que sa femme l'aide
de ses conseils beaucoup plus qu'on ne le croirait
communément. Après une longue causerie.

au salon, madame Parisot m'a même vu la
poule et son mari la bibliothèque. La maison
ne s'y prêterait guère en comparaison, et je n'ai
rien de très-pièces. Le cabain qui avait voulu
venir avec moi à Orléans - parce qu'il a feu
une permission spéciale pour nous deux - lui
de m'attendre dans la rue, est reparti tout
seul. Il a supposé qu'on m'avait gardé à
dîner, ce qui n'a pas en lieu. et puis comme il
était 5 heures du soir et que je n'aurais pu
arriver à Orléans pour la soupe, j'ai mangé
à Orléans. Cela m'a empêché de
la caserne.

Hier lundi, travail à la munition. J'ai été
aide-boulangier, j'ai vu faire le pain à mon aise
pendant 10 heures et j'ai mangé du bon pain, bien
tant qu'il m'a plu.

Comment es-tu tu que Régny était mort ?

J'ai lu ^{et t'ai} par hasard le jour où j'ai pu avoir
mon Echo de Paris. Comme moi je n'aurais
vu Brunet je l'y mets ma femme grande

Le temps nous est par conséquent même;
deux jours de suite je suis de corvée et j'
crois fort que nous allons quitter Orléans pour
aller coucher à la munition et alors, il

faire marcher tous les jours. Quelle course
pour les malinques. Enfin c'est la guerre dans
les salles.

J'ai écrit à ^{Mme} Deberme et adresse de cartes
postales à tout le monde que je connais et qui
m'intéresse un peu.

J'écrirais aussi à Boiseau lorsque je
pourrais. Tu vois si je m'occupe.

Me m'écris plus chez l'épicier, voici
mon adresse M. J. Ravat's soldat au 104^e
Territorial 19^e C^{ie} Spéciale en
détachement à Bourlins.

De grosses bisettes à tout le petit
monde et surtout à toi

Tante

Je dine dans la maison où je couche je
me suis caché de la course. Une dame très
aimable dont le mari est à Saint-Denis.
J'ai eu des pâtes, des œufs sur le plat, un peu de
beurre, du fromage et un bol de lait. Tout ça
en compagnie de tout qui se la terre pas mal.